

Azugi : archéologie et histoire

en Adrar mauritanien



Ⓐ Vue générale d'Azugi. Au second plan, le site et le village actuel, au pied de la palmeraie.

La fouille, commandée à Azugi (Mauritanie), s'inscrit dans le suivi des recherches urbaines qui apportent d'amples informations économiques, sociales et culturelles sur le passé de l'Afrique. Ici, il s'agit d'une agglomération très importante à l'époque almoravide, qui devrait permettre de connaître beaucoup plus précisément les aspects méridionaux de ce vaste mouvement.

Lorsqu'à partir de 1980 les autorités mauritaniennes décident de confier aux chercheurs de l'Imrs (1) la prospection puis la fouille du tell archéologique d'Azugi proche de la ville d'Atar (région de l'Adrar, nord de la Mauritanie), elles confirment l'intérêt qu'elles ont toujours porté à l'étude méthodique du passé national et, au-delà, du passé ouest et sub-saharien (2). Plus précisément, elles souhaitent que soit réexaminé

un épisode historique jugé par beaucoup comme capital : celui du mouvement militaire et religieux qui, sous l'impulsion du chef almoravide Abu Bakr Bin Umar, est réputé avoir, dans la seconde moitié du XI^e siècle après J.-C. mené d'incessants combats contre les populations noires vivant alors à proximité ou dans la dépendance directe de l'empire de Ghana (3). Il est facile de comprendre que le dégagement de la « cité d'Azugi »,

Ⓐ édifée au cœur de la région que dominent ses contribules Lamtuna et sur laquelle Abu Bakr aurait naturellement pris appui pour diriger le mouvement almoravide après son retour définitif au désert (4), soit considéré comme fondamental. Ajoutons que ce point de sédentarisation relié de façon plus ou moins active et permanente aux axes méridiens du commerce transsaharien aux XII^e-XIII^e siècles est susceptible d'éclairer d'un jour nouveau l'histoire du futur « Bilad Shinkit » jusqu'à la mise en place de structures politiques et urbaines nouvelles à partir du XVII^e siècle. Rappelons enfin que c'est à partir de l'épisode almoravide que se sont mis en place les éléments d'un Islam sunnite malékite dont se réclament aujourd'hui les Mauritaniens.

les sources écrites arabes médiévales et Azugi

Dès le ^x^e siècle al-Bakrī signale l'existence à « Arki » d'une forteresse édifiée « au milieu de 20 000 palmiers » par Yannu Bin Umar, frère de Yaya et Abu Bakr Bin Umar, deux des principaux fondateurs du mouvement almoravide; à cette brève et laconique mention se limite l'information d'al-Bakrī qui par ailleurs décrit les origines et l'histoire du mouvement sanhadja jusqu'en 1068, date d'achèvement de son « Kitab al-Masalik wa'l Mamalik (5).

Au siècle suivant, al-Zuhri (1133) et surtout al-Idrisi (1154) parlent de la cité d'« Azuki »; ce dernier auteur identifie la ville qu'il estime être « la première des stations du Sahara », la « Kaqudam » de certains écrivains postérieurs; il la localise sans autre précision « au pays des Massūfa et des Lamta » (6), sur un itinéraire transsaharien reliant Sidjilmāsa à Silla et à Takrur au Bilad as-Sūdān; le géographe maghrébin assortit ces considérations d'une description par quelques détails précis — notamment en matière d'habitudes extra-matrimoniales des « femmes sans mari »... — d'une population qu'il juge prospère.

Rapportant en 1286 le témoignage vécu d'un marin égaré sur les côtes du Sahara, l'écrivain andalou Ibn Said évoque à son tour la capitale du « sultanat des Mulaththamun » qu'il localise dans la montagne des Lamtuna, à proximité du désert des oryx (« lamt ») et du pays des Sūdān; à Kakadam (7) ajoute-t-il, sont fabriqués les boucliers « lamt ». A sept jours de la capitale des Lamtuna, la ville de Hisn al-Milh (« le Château de Sel ») identifiée généralement à Taintal d'al-Bakrī, c'est-à-dire à la Taghaza du Mali et du Songhay, produit du sel qui est transporté jusqu'au pays des Sūdān... Ce témoignage est peut-être le seul à procéder d'une expérience personnelle et directe de la région, mais postérieure malheureusement de deux siècles à l'épisode almoravide.

A la fin du ^{xiv}^e siècle, Ibn Khaldūn, qui pourtant a donné du mouvement almoravide un récit relativement précis, ne parle pas d'Azugi, mais, suivant en cela al-Idrisi et Ibn Said, de la « partie du Sahara

connue sous le nom de Kakdam » habitée par les Lamtuna.

Azifi est encore évoquée par al-Kalkashandi (1418) comme « la plus proche des villes parmi les villes des Lamtuna, entre Takrur et Sidjilmāsa au Maghreb »...

Au moment où les navigateurs portugais apparaissent et s'installent sur les côtes africaines, Azuki n'est plus pour al-Himyari (mort en 1494) qu'un toponyme parmi d'autres au Bilad as-Sūdān.

Ce dossier des sources arabes médiévales se résume donc à quel-

(1) Institut Mauritanien de Recherche Scientifique, B.P. 196, Nouakchott (Mauritanie).

(2) Il faut citer ici les vastes perspectives ouvertes dans le domaine de l'Histoire du « Trab-el-Beidan » par l'utilisation des sources lettrées traditionnelles, par les érudits travaux du Pr Moctar O/Hamidoun; avec les nombreuses enquêtes conduites sur le terrain par les préhistoriens, archéologues « médiévistes » et, pour les époques actuelle ou subactuelle par les sociologues et anthropologues, c'est un vaste champ historique couvrant plusieurs millénaires qui est actuellement en cours de défrichement.

(3) Sur la réalité, les conditions et les incidences du conflit Almoravides-Ghana sur la vie urbaine alors florissante à Aoudaghost et les échanges transsahariens, voir D. et S. Robert, J. Devisse, Tegdaoust I, Recherches sur Aoudaghost, Paris 1970 et C. Vanacker, Tegdaoust II, Recherches sur Aoudaghost, Fouille d'un quartier artisanal, Imrs, Paris 1979.

(4) Sur l'histoire du mouvement almoravide, tout particulièrement au sud du Sahara, l'état le plus complet de la question est à voir dans P.F. de Moraes Farias, Some questions concerning the character of the movement during its period of closest contact with the Western Sudan, Bifan, B, n° 3-4, 1967, pp. 794-878, bibl.

(5) Pour cet auteur comme pour les autres auteurs arabes jusqu'au ^{xvi}^e siècle, voir l'indispensable J.-M. Cuoq, Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du ^{viii}^e au ^{xvi}^e siècles (Bilad as Sudan), Paris 1975.

(6) Groupes composant avec les « Goddala » et les « Lamtuna », notamment, une partie de la vaste confédération berbérophone des Sanhadja.

(7) Ce toponyme est mal identifié et, plus encore, localisé au Sahara occidental; voir à ce propos, H.T. Norris, Saharian myth and Saga, Oxford 1972, chap. « Greater Kakudam » pp. 74-89.

(8) Sur la littérature traditionnelle maure, voir Moctar O/Hamidoun et Heymowski A., Catalogue provisoire des manuscrits mauritaniens en langue arabe conservés en Mauritanie, Nouakchott et Stockholm, 1965.

(9) Il ressort d'enquêtes effectuées récemment par P. Bonte dans le sud de l'Adrar, que certains des groupes actuels se rattachant généalogiquement aux Bafour, appartiennent à une population de race blanche et de type méditerranéen.

ques mentions brèves, beaucoup moins riches et détaillées que celles dont sont honorées, chez les mêmes auteurs, les cités contemporaines d'Aoudaghost, Ghana ou Kawkaw...

A l'aube des temps modernes, apparaissent d'autres sources écrites de langue arabe, locales cette fois : il s'agit de celles qu'élaborent, à partir du ^{xvi}^e siècle, les milieux lettrés maures du « Bilad Shinqit » sous la forme de récits, généalogies, etc. (8); l'importance de ces documents provient moins des informations qu'ils fournissent sur l'histoire d'Azugi à l'époque almoravide — comment le pourraient-ils, postérieurs qu'ils sont de quatre à cinq siècles au moins à la brève épopée d'Abu Bakr —, que par le climat intellectuel et affectif parfois teinté de mysticisme.

les sources savantes mauritaniennes

La « capitale almoravide » y apparaît dès le ^{xvi}^e siècle; son histoire, réelle ou mythique, mais toujours brève et non précisément située et datée, se décompose selon les auteurs (Imam al-Majdhub, ^{xvi}^e siècle; al-Alawi, mort en 1695-1696; traditions Oulad Ibirri, Oulad Daiman, Ida Bel Hassan; tableau de Cheikh Sidiya rapporté par P. Marty, 1921; Mokhtar O/Hamidoun, 1936) en deux épisodes fondamentaux :

- Une phase que l'on peut qualifier de « pré-almoravide » : la cité, souvent appelée « Madinat al-Kilab » (la ville des chiens) est habitée par des populations hostiles à l'Islam, les Bafour, négro-africains selon les uns, juifs ou de race blanche selon les autres (9). Des récits mythiques relatifs aux gorges, à la palmeraie, à la vallée proche de la cité peuplée de chiens féroces et redoutés, occupent la première place dans ces écrits.

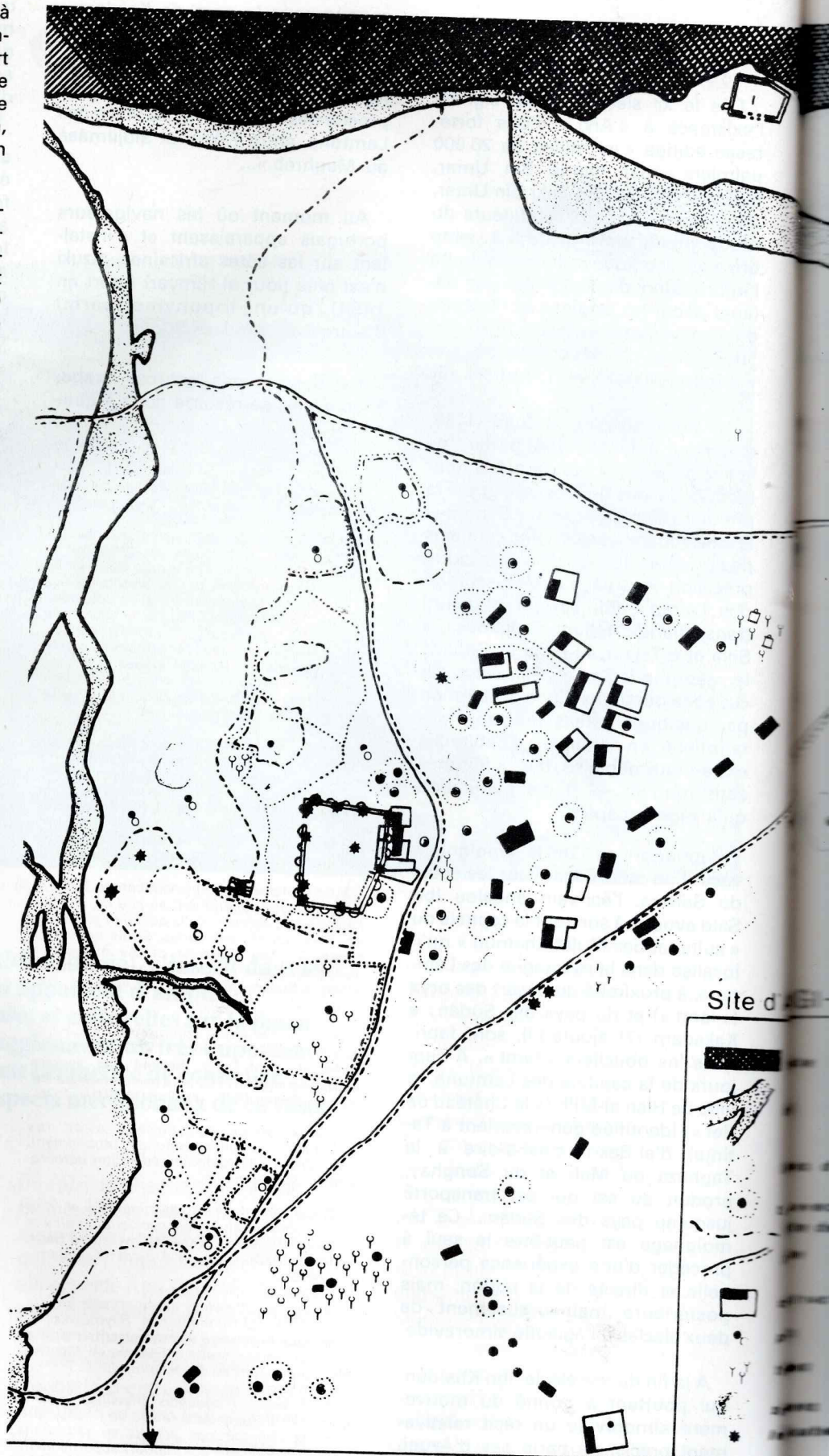
- Une phase proprement almoravide, inaugurée par la reddition de la cité devant le pouvoir à la fois religieux et magique de l'Imam el-Hadrami, guide spirituel et compagnon d'Abu Bakr; signalons au passage que le saint homme se trouve dans la même position et joue le même rôle vis-à-vis de l'émir,

qu'Abdallah Ibn Yasin par rapport à Yaya Ben Ibrahim, quelques décennies auparavant... Dans la plupart des récits, cette phase est, à peine amorcée, brutalement interrompue par la mort au combat de l'Imam, tué selon plusieurs auteurs, par un archer aveugle.

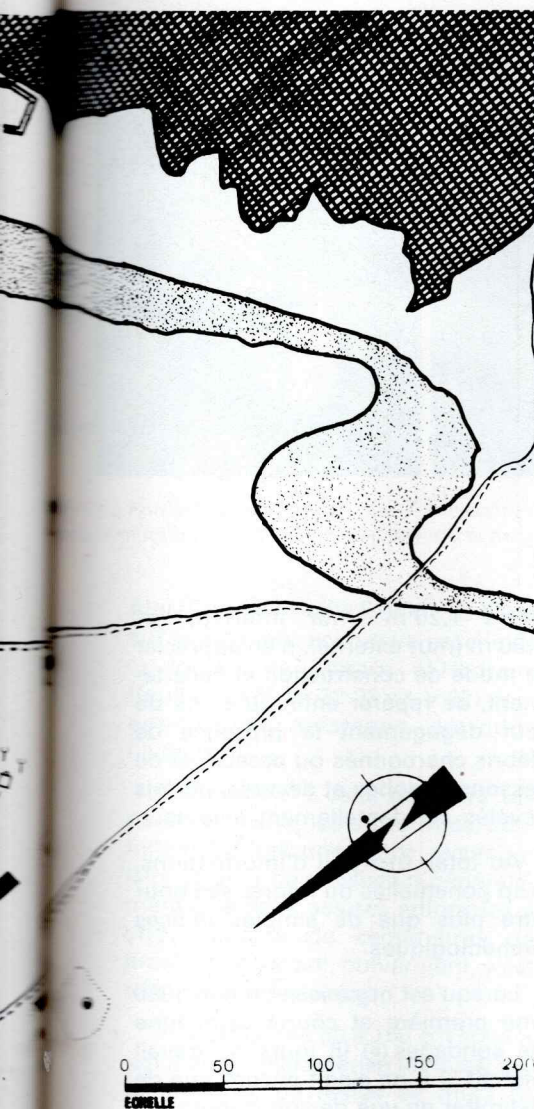
La plupart des auteurs et voyageurs modernes (Vincent, 1860; Regnault, 1864; Chudeau, 1913; Marty, 1919 et 1921; Modat, 1919 et 1921; Lucas, 1931; Leriche, 1952) ont dans les mêmes termes évoqué Azugi à travers les sources écrites à l'instant signalées, ou les traditions orales qui en découlent.

Tous ces récits, écrits ou oraux, sont d'interprétation difficile : utilisant quelques thèmes récurrents dont l'origine est peut-être à chercher dans un vieux fonds culturel pré-islamique saharien, maghrébin, méditerranéen ou proche-oriental (problèmes des hommes à face de chien, présence de Juifs au Sahara occidental...) ou dans l'existence d'un phénomène bioécologique fondamental — l'assèchement du Sahara et le reflux des populations sédentaires négro-africaines de l'Adrar vers le sud —, ils sont, toujours, destinés à légitimer la prééminence sociale, politique et idéologique de tribus s'attribuant une origine et une généalogie prestigieuses au sein de laquelle Abu Bakr et plus encore l'Imam el-Hadrami figurent parmi les ancêtres fondateurs ou éponymes (10). Dans cette perspective, la cité de « Madinat al-Kilab », supposée correspondre à celle d'Azugi, n'est présente qu'en arrière-plan, comme théâtre d'actions glorieuses ou terrifiantes, mais jamais, comme c'était le cas chez les plus précis des auteurs arabes, comme centre de vie économique et politique situé et daté dans un contexte géographique identifiable. S'il y a peu de chances qu'elles fournissent autre chose que des éléments stéréotypés pour la phase almoravide de l'histoire d'Azugi, les traditions, dont un inventaire systématique et critique doit être entrepris, devraient en revanche, comme le montrent les enquêtes réalisées par P. Bonte dans la région, apporter des précisions nouvelles sur la mise en place des

(10) Sur cette question et, plus généralement l'origine himyarite des Sanhadja, voir H.T. Norris, *Yemenis in the Western Sahara*, J.A.H., III, 2, 1962, pp. 317-322.



Ⓑ Plan d'ensemble du site archéologique d'Azugi.



reconnaissance de juillet 1975

zone de plantations

enclos

de la palmeraie

construction en dur

connaissances du tell

des destructions

groupes et des dominations politiques dans l'Adrar à partir du ^{xvii} siècle.

Parmi les sources écrites, il faut enfin envisager celles qui, après le ^{xv} siècle, accompagnent l'expansion portugaise sur les côtes sahariennes. Signe évident du déclin de la cité suggéré par le laconisme croissant des sources arabes après al-Idrisi, le silence total des voyageurs portugais est à noter : même si Diego Gomes (^{xv} siècle) évoque les Bafour de l'Adrar qu'il décrit comme étant des hommes à face et à queue de chien - écho déformé du thème de la « Madinat al-Kilab » qui envahit à la même époque les écrits savants mauritaniens, il ne parle jamais d'Azugi, bien que des voyageurs portugais se soient, au ^{xv} siècle, rendus dans l'Adrar. Selon des traditions modernes, des commerçants portugais se seraient même installés à proximité d'Azugi (Monod 1948). Le capitaine Vincent et R. Chudeau, de passage en ce lieu respectivement en 1860 et en 1910-1911, ont recueilli auprès des tribus vivant dans la région des traditions attribuant aux Portugais la construction des murs et de l'une des tours (?) de la « citadelle ».

le site aujourd'hui

Une première et précieuse description du site est fournie par Th. Monod (1948-1950), complétée par une importante note et un plan de R. Mauny en 1955. Outre ces références, la description de la zone archéologique a été précisée à la suite de plusieurs voyages et reconnaissances effectués par D. et S. Robert et B. Saison en 1968, 1971 et 1975 ; une mission de photographie aérienne réalisée en janvier 1980 à la demande de l'Institut mauritanien de recherche scientifique, a permis de compléter utilement les relevés cartographiques effectués par D. Robert en 1971 et 1975.

L'ensemble des ruines peut être réparti en trois zones d'inégale importance (voir plan B) :

(11) L'appellation flatteuse mais, comme nous le verrons ci-après, fautive de « ancienne enceinte almoravide » est associée au toponyme d'Azugi sur la carte IGN « Atar » NF-28-V-XI au 1/200 000.

(12) Nom donné localement à des constructions de forme circulaire en branchages et autres matériaux végétaux.

La zone centrale : La plus vaste, elle forme le tell archéologique proprement dit : elle comprend, outre la « forteresse », des constructions de plan rectangulaire presque totalement arasées et à peine repérables au sol, ainsi que quelques petits ensembles de ruines décrits sommairement ci-après :

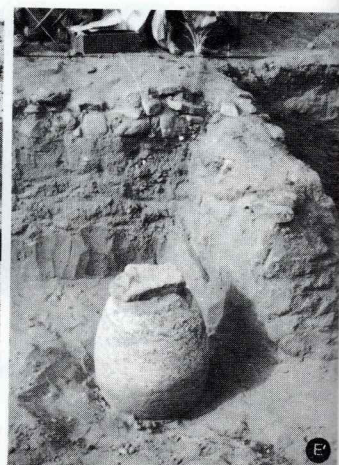
- **La forteresse (11),** ensemble quadrangulaire de 100 m d'est en ouest, et 70-80 m du nord au sud, est en surplomb de 5 à 6 m environ au-dessus de la palmeraie qui borde le site au nord ; très ensablée, elle se compose de deux murs parallèles séparés par un espace de 1,5 à 2 m environ ; des bastions, régulièrement répartis sur le pourtour de l'enceinte externe, sont nettement visibles sur la photographie aérienne de 1965 (IGN AO 639-150, agrandissement au 1/2 500) ; depuis cette date, ils ont été, ainsi que l'enceinte elle-même, partiellement démantelés par des bâtisseurs en quête de matériaux déjà équarris, ou recouverts par la construction récente de « tikitt » (12) et surtout de maisons de pierres.

- Les constructions proches de la « forteresse » sont, ici et là, décelables à l'intérieur d'un périmètre maximum de 400 × 400 m englobant la majeure partie du « tell » central. Parmi elles, quelques ensembles de murs affleurent au niveau du sol, organisés selon un plan généralement rectangulaire. Rien ne permet pour l'instant d'en dresser un plan d'ensemble susceptible de faire apparaître un éventuel cadastre urbain.

- A une quarantaine de mètres au nord de la « forteresse », une maison récente (Chudeau 1913, O. du Puigadeau 1934) encore visible en 1975, est désormais entièrement effondrée.

- A la limite sud du tell, à 400 m environ de la « forteresse », en direction de la passe de Tarazi, un tumulus bien visible est couronné par deux enceintes funéraires à mirhabs orientés vers le sud-est, incluant chacune plusieurs tombes :

Le cénotaphe de l'Imam el-Hadrami : à 300 m à l'ouest-nord-ouest du tell principal, il s'agit d'une modeste construction quadrangulaire probablement récente, entourée de plusieurs dizaines de sépultures également récentes ; cet en-



© Maisons en dur édifiées récemment sur le tell archéologique. Ⓓ Sondage au centre de la « forteresse ». Ⓔ Jarre-grenier en argile non cuite (niveaux I à IV). Ⓕ Façade N.E. de la « forteresse » : vue d'ensemble des quatre niveaux. Ⓖ Lucarne et mur M22 de niveau I. Ⓗ Vestibule et co

semble est toujours le lieu d'un pèlerinage réputé parmi les habitants de l'Adrar, voire du Tagant et au-delà.

La « construction de la falaise »
(R. Mauny, 1955) à 800 m environ au sud-est du tell, est un édifice rectangulaire de respectivement 25, 12 et 15 m de côtés; comme pour la forteresse, l'enceinte en est double, constituée de deux murs parallèles séparés par une distance d'un peu plus de deux mètres. Cet édifice permet de contrôler, mieux que de la « forteresse » plus centrale mais située en contrebas, l'accès au site d'Azugi depuis la passe de Fom Chor; il est permis de penser qu'à ce titre, elle a pu jouer un rôle de surveillance important.

Signalons au terme de cette description, que le village d'Azugi, édifié en presque totalité sur le tell archéologique, compte un nombre sans cesse croissant de constructions : des « tikitt » temporaires, mais surtout des maisons en dur. La comparaison des clichés aériens réalisés à 15 ans d'intervalle en 1965 et en 1980 est à cet égard particulièrement inquiétante; ainsi l'intérieur de la « forteresse » montre-t-il des vestiges récents de « tikitt » maintenant disparues et surtout un ensemble quasi continu de constructions en pierres enjambant et obliquant totalement la façade sud-ouest Ⓒ. Cette extension de l'espace construit et les prélèvements de pierres au détriment des constructions anciennes, sont d'autant plus alarmants qu'ils s'accompagnent d'un mouvement identique d'agrandissement de la palmeraie sur le

flanc nord du tell, en une zone particulièrement riche en vestiges anciens. L'instance de classement ouverte par les autorités devrait dans un premier temps « geler » la situation actuelle, voire donner à l'Imrs les moyens de faire évacuer les zones qui seraient jugées particulièrement importantes pour une bonne intelligence du site.

sondages et hypothèses

Pour avoir été réalisés par les villageois en vue du creusement de puits et la mise en place de motopompes, de la recherche d'argile à briques ou de la plantation de jeunes palmiers, quelques excavations disséminées sur le site, n'en fournissent pas moins d'utiles indications d'ordres stratigraphiques : celles-ci montrent partout la même couche archéologique superficielle épaisse d'un mètre environ, incluant ici une fosse à ordures et un lit de débris charbonneux et osseux, là des fondations de murs en pierres ou en briques sèches, voire, au centre du village, l'orifice obturé par des dalles plates, d'un puits murailonné en pierre. Des visiteurs se sont même vu proposer, dans un passé récent, de très belles céramiques de grandes dimensions, découvertes « fortuitement » par des habitants sous le sol de leur enclos...

Un seul sondage, très limité et antérieur à 1980, a été réalisé à des fins proprement scientifiques, en 1960, sur la face sud-ouest de la forteresse (R. Soper); il a permis de donner une première mesure de la profondeur des deux enceintes

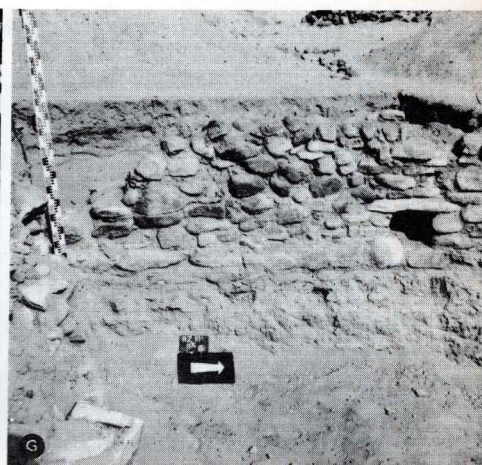
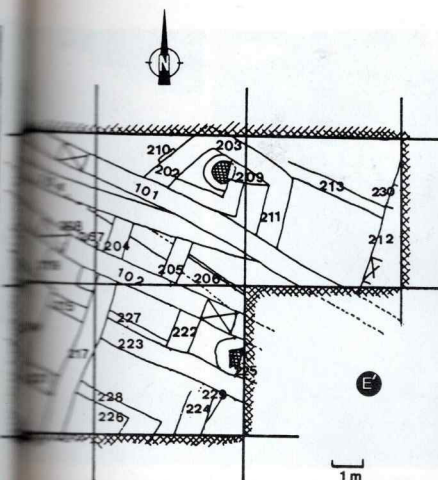
entre 1,20 m (mur intérieur) et 1,80 m (mur externe), d'en apprécier le mode de construction et l'écartement, de repérer enfin au cours de leur dégagement la présence de débris charbonnés ou osseux, et de tessons engobés et décorés, parfois révélés accidentellement ailleurs.

Au total, très peu d'informations, trop ponctuelles ou imprécises pour être plus que de simples indices archéologiques.

Lorsqu'est organisée en juin 1980 une première et courte campagne de sondages Ⓓ (8 jours de travail effectif...) il ne s'agit encore que de délimiter en vue de son classement un périmètre archéologique, et de mettre en place un cadre et des moyens de travail sûrs : carroyage théorique répartissant le tell en quatre secteurs nord-est, nord-ouest, sud-est et sud-ouest, eux-mêmes fractionnés en unités carrées de 5 m de côté et orientées selon les points cardinaux, détermination et matérialisation par une borne inamovible en ciment, du point de nivellement « zéro ».

Au terme d'une campagne de fouilles sensiblement plus longue menée à bien en juin et juillet 1981, et à laquelle ont participé activement six étudiants de l'école normale supérieure de Nouakchott, notre connaissance stratigraphique du site a sensiblement progressé.

Trois excavations pratiquées hors du périmètre de la « citadelle » au nord sur le versant du tell incliné vers la palmeraie (fouille NE IV 6-7), à l'ouest à proximité de la piste



F. Au-dessus, base d'un mur de niveau II et surface du sol actuel. G. Superposition des murs à la périphérie N.E. de la « forteresse » niveau I, au centre de la « forteresse ».

Atar-Tayaret (fouille SW XII 16-17) et sur le petit tell secondaire proche de la tombe de l'imam el-Hadrami (fouilles NW IV 22-23 et V 22) font apparaître l'existence de deux niveaux :

- **superficiel** : celui de murs apparents, rectilignes ou courbes, délimitant parfois une pièce rectangulaire et dont ne subsistent généralement que deux assises enfouies à une trentaine de centimètres de profondeur ; le sol, pulvérulent, y est très pauvre en objets ;

- **profond** (de 50 à 150 cm sous le sol actuel) : caractérisé lui aussi par la présence de restes de murs de pierres hauts de 30 à 50 cm ; entre les niveaux de construction, superficiel et profond, une cinquantaine de centimètres sans construction de remblai éolien à peu près vide d'objets.

Au total, l'épaisseur des strates ne dépasse pas 150 cm dans les trois sondages concernés ; le sol vierge — dunaire en l'occurrence —, y apparaît immédiatement à la base des constructions du niveau profond.

Hormis une très belle jarre-grenier (E) en terre non cuite et un récipient sphéroïde à col éversé, tous deux abandonnés dans les strates du niveau profond, les objets — céramique de fabrication locale, bijoux en coquille ou en pierre, débris d'objets en fer ou en cuivre — sont très rares et ne rappellent en rien la densité et la variété des mobiliers exhumés des maisons de Tegdaoust ou Koumbi-Saleh. Ces données donnent l'impression —

qui reste à confirmer —, d'occupations sporadiques, peu intenses, séparées par de longues périodes d'abandon, pouvant caractériser un genre de vie avant tout nomade.

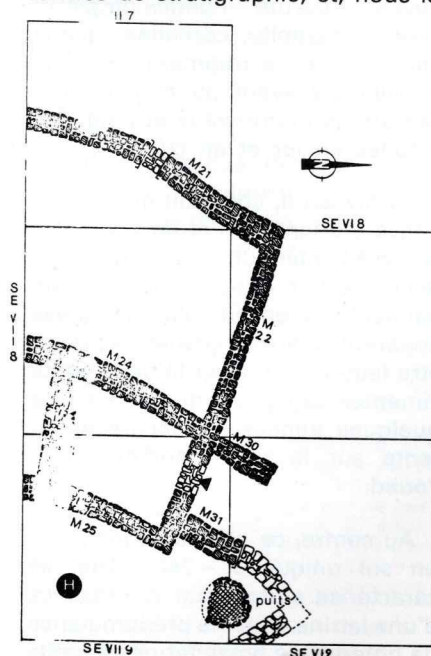
Sur et à l'intérieur de la « citadelle », la stratigraphie s'est révélée beaucoup plus riche et complexe (E) que ne le laissaient attendre à la fois les sondages de 1980 à l'instant évoqués, et l'unique excavation pratiquée en 1960 : ce ne sont plus ici deux, mais quatre ou peut-être cinq niveaux de constructions successives, empilées les unes au-dessus des autres sur une épaisseur variant de 2 à 3,5 m, qui ont commencé d'être dégagés (F), le fait le plus marquant dans ces conditions est évidemment le caractère récent, en termes de stratigraphie, et, nous le

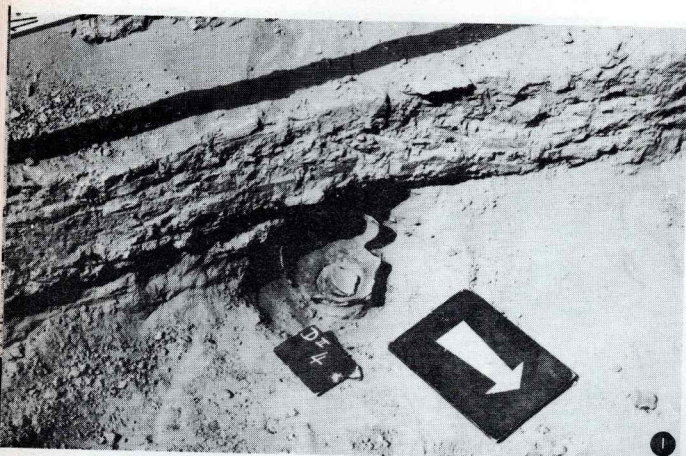
verrons, de chronologie, de la « citadelle » et l'impossibilité désormais définitive, d'en faire un édifice d'époque almoravide.

- **Un étage profond (niveau I, - 320, - 280 environ) :** au centre comme en périphérie du quadrilatère, ce niveau correspond à ce qui reste de murs édifiés au-dessus de 2 ou 3 assises de gros moellons non parementés, probablement ramassés dans un lit d'oued, et cimentés par une argile blanche, identique à celle qu'extrait aujourd'hui encore dans des carrières voisines les habitants d'Azugi ; l'un de ces murs est percé d'une petite lucarne vers l'ouest (G) ; 2 puits, de forme circulaire et construits en pierre, s'ouvrent à - 290, - 300 ; la base est située dans les deux cas à - 500, concordance remarquable s'agissant de 2 puits distants d'une trentaine de mètres l'un de l'autre.

Sous réserve d'une confirmation par un nivellement topographique précis, de telles cotes mettent la nappe phréatique historique à un niveau sensiblement voisin de celui de l'oued actuel.

Au sein de ce qui a été une cour et un vestibule au centre (H), peut-être un axe de circulation au nord, ont été relevés de nombreux tessons de céramique locale — dont les débris, engagés sous un mur de niveau II d'une marmite renversée (I) —, quelques rares tessons d'objets importés et un abondant matériel de broyage en pierre ; quelques débris métalliques (fragments d'objets ou scories de travail du fer et du cuivre) sont également présents à ce niveau.





① Marmite de niveau I, renversée sous le mur 228. ② Trou à ordures de niveau I, au centre de la « forteresse ». ③ Pièce rectangulaire. Les photographies proviennent de la photothèque de l'IMRS.

Notons qu'au centre du quadrilatère, en une zone fortement déprimée, cet étage construit a été précédé par un niveau d'occupation un peu plus profond, non construit, mais comptant de nombreux et importants trous à ordures ②, et incluant d'abondants témoins mobiliers et pédologiques d'occupation (céramique de fabrication locale ou d'importation, quelques perles de verre); plusieurs de ces objets autorisent une comparaison avec les céramiques médiévales des sites de Tegdaoust et de Koumbi-Saleh.

• **Le niveau II (- 280 - 220 env.)** a laissé des vestiges beaucoup plus importants, parfois séparés de ceux du niveau précédent par une mince couche de mort terrain signifiant probablement un abandon provisoire et limité du site, à cet endroit au moins. Le fait remarquable, à ce niveau, est l'apparition, en périphérie, des éléments d'organisation domestique — 2 ou 3 pièces et 2 cours — qui faisaient défaut au niveau précédent ③; certains piliers ou éléments de soutènement, édifiés en petites pierres plates soigneusement cimentées, suggèrent l'existence possible de deux stades de construction successifs : - 280 - 250, d'une part, correspondant à la mise en place d'une organisation nouvelle de l'espace, - 250 - 220, témoignant des premiers réaménagements des ensembles récemment créés, d'autre part.

Les découvertes mobilières se sont multipliées à ce niveau, jusqu'à représenter près des deux tiers de toutes les découvertes du chantier; elles sont caractérisées :

— par une relative rareté de la céramique locale — quelques tessons de récipients à cols surtout, peu ou sommairement décorés — et plus encore de la céramique importée — deux très beaux fragments de lampe à huile et de vase à parois vernissées;

— par la très grande fréquence du matériel lithique de broyage — meules girantes ou dormantes, broyeurs de toutes formes et dimensions, pilons, bolas, haches à tranchants émoussés...;

— par la très grande fréquence également des débris osseux — des reliefs de repas surtout — qui seront identifiés et analysés (élevage domestique ? produits d'activités cynégétiques ?);

— par la présence de quelques objets de parure — perles de pierre polie (amazonite, cornaline, quartz taillés) — et de fragments d'objets métalliques ayant pu appartenir à des armes (pompeaux et poignées d'épées en fer et en cuivre ?).

Ce niveau II, construit en concordance d'orientation et de plan avec le niveau antérieur, s'est étendu vers le nord-est en direction de l'actuelle palmeraie, bien au-delà des ruines apparentes de la « citadelle »; peut-être faut-il y rattacher la belle voûte cimentée dégagée fortuitement il y a quelques années, et encore apparente sur la rive méridionale de l'oued.

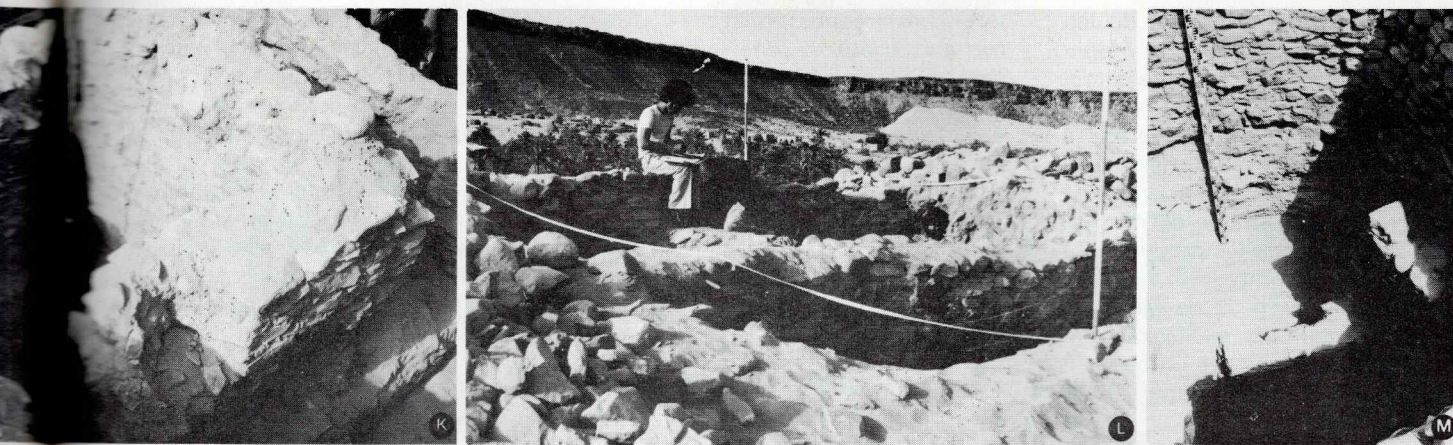
Au centre, ce niveau, signalé par un sol unique à - 240 - 245, se caractérise surtout par la présence d'une latrine et par la prédominance de poteries de types fermés à petits

cols droits ou légèrement tronconiques rentrants; le métal a en revanche pratiquement disparu.

• **Le niveau de construction III (- 160 - 220 env.)** est le dernier qui couvre à la fois le centre et le pourtour de la « citadelle »; il est, ici comme là, caractérisé par le réemploi de matériaux des niveaux inférieurs, auxquels sont ajoutés des galets roulés d'assez gros calibre; la qualité de la construction surtout s'est considérablement dégradée : le ciment argileux blanc a pratiquement disparu pour être remplacé par un liant plus sablonneux et friable; les moellons sont disposés en assises irrégulières, fréquemment inclinées. Dans les fouilles périphériques, un incendie très important a détruit en totalité les poutres de charpente (toiture et/ou terrasse) dont les vestiges calcinés couvrent plus de 25 m²; plusieurs prélèvements pour datation au C 14 devraient fournir pour ce niveau les dates qui nous manquent encore.

Le mobilier devient alors très rare, se réduisant presque exclusivement à de petits tessons de céramique grossière — la plupart comportent des cols et des parois non décorées et non engobées; aucun objet entier n'est relevé.

• **Le 4^e niveau de construction (surface du sol - 150 env.)** n'existe qu'en périphérie du quadrilatère, et correspond à la « citadelle » des auteurs modernes; l'espace enclos par cette construction continue ne connaît désormais plus d'autre occupation que celle, récente, de « tikitt » ceintes de murettes en pierres sèches.



ire II. (L) Double enceinte de la « forteresse » de niveau IV. (M) Bastion de la façade externe N.O. de la « forteresse » (niveau IV). Toutes les

Le quadrilatère est formé d'une double enceinte de murs rigoureusement parallèles l'un à l'autre (L), profonds de 140 à 160 cm, et distants de deux mètres environ; de construction très hétéroclite au plan des matériaux (galets, moellons parementés, cailloux de blocage, liant très friable), ils évoquent les murs du niveau III auxquels ils sont même inférieurs en solidité.

Le dégagement probable, lors de la prochaine campagne, de l'angle nord-est, permettra peut-être de découvrir l'un des axes de circulation qui, la photographie aérienne le suggère, devait ouvrir cet ensemble vers l'actuelle palmeraie.

Un seul élément permet pour l'instant d'affirmer que cet ensemble a pu connaître un usage militaire ou défensif plutôt que, en particulier, commercial (caravansérail) ou simplement domestique : il s'agit de l'un des bastions déjà évoqués par R. Mauny (1955) après examen de la photographie aérienne, et qui a pu être dégagé en totalité jusqu'à sa base (- 50 - 165) (M); édifié au-dessus de constructions et ensembles plus anciens (dont le puits de niveau I et le mur 209 de niveau III), il affecte la forme d'un trapèze de 3 x 2,50 x 3 x 4 mètres de côtés; il ne contenait, à l'instar de ce qui a été observé entre les deux murs d'enceinte, aucun vestige mobilier notable; quelques tessons de céramique inclus dans un sol peu détritique, surtout sablonneux, et aucun fragment ou objet de pierre ou de métal.

De part et d'autre de l'enceinte, un double dépôt de sable éolien jaune

incluant quelques pierres a contribué à ensevelir progressivement la « citadelle », et à lui donner l'apparence que nous lui connaissons aujourd'hui — déprimée au centre et à l'extérieur, en crête sur le tracé des murs. A ce profil, les constructions récentes de cases rondes n'apportent pratiquement aucune modification.

Les séquences chronologiques que reproduit la stratigraphie ont pu être en partie datées, au moins pour les extrêmes (I et II, IV) (13).

Sur le tell secondaire, le niveau superficiel, coté à - 50 - 60 sous le sol actuel, a été daté 890 ± 80 BP, soit : entre 980 et 1140 après J.C., date moyenne : 1060 (14). Sous réserve de confirmation, cet emplacement du site se trouve donc rattaché, probablement, à l'époque almoravide et n'a pas été réutilisé ensuite (15).

La situation de ce petit tell, à l'extrême limite occidentale de la zone archéologique (hormis l'emplacement vraisemblablement beaucoup plus récent de l'ensemble funéraire de l'Imam el-Hadrami),

(13) C'est le lieu de remercier ici les services de Mme G. Delibrias, au Centre des faibles radioactivités du laboratoire mixte Cnrs-Cea (Domaine du Cnrs, Gif-sur-Yvette) pour la rapidité avec laquelle elle a pu traiter par la méthode du 14/C les 11 échantillons prélevés en 1980.

(14) GIF 5340; échantillon AZ 80 D1 96.

(15) Dans les commentaires de datation, l'épithète « almoravide » qualifie la période chronologique — la seconde moitié du XI^e siècle — mais n'implique pas, au stade actuel de notre information archéologique, une relation causale, qui reste à démontrer, entre le mouvement almoravide et les vestiges construits qui leur sont contemporains.

(16) GIF 5337; échantillon AZ 80 M1 69.

(17) GIF 5339; échantillon AZ 80 M1 85.

c'est-à-dire dans la seule direction où il était possible à une agglomération de s'étendre, suggère surtout que c'est bien au XI^e siècle que celle-ci a connu sa superficie maximale.

Deux autres datations concernent l'une le versant nord-oriental du tell principal (16), l'autre, la partie occidentale de ce même tell (17), à proximité de la piste Atar-Tayaret : il s'agit dans les deux cas du niveau archéologique le plus profond. Les dates sont respectivement : 950 ± 80 BP (soit entre 920 et 1080 après J.C.; date moyenne : 1000 après J.C.) et 1010 ± 80 BP (soit entre 860 et 1020 après J.C.; date moyenne : 940 après J.C.). Dans ces deux cas, il existe donc une sérieuse présomption que les vestiges datent de l'époque antérieure aux Almoravides. Par la suite (entre - 40 et - 60) d'autres dépôts sont venus oblitérer les plus anciens : pour le moment aucune datation n'a encore été obtenue pour ces dépôts récents.

Résumons-nous : les trois seuls sondages réalisés hors de l'enceinte et répartis à plusieurs centaines de mètres les uns des autres, dans toute la zone nord et ouest du tell, indiquent clairement que les deux occupations brèves (un siècle environ au total) et séparées partout par une même lacune difficilement datable — entre 940-1000 et 1060 —, correspondent l'une à la période qui a précédé immédiatement le mouvement almoravide (niveau I), l'autre à celle des débuts au moins de ces mouvements (niveau II). Si de telles informations devaient se trouver confirmées lors des sondages

envisagés sur la moitié sud du tell (sous le village actuel), elles établiraient de façon irréfutable le caractère à la fois très ancien, étendu (2 km² environ) et bref (un siècle à un siècle et demi au maximum) d'une implantation sédentaire antérieure et contemporaine du mouvement almoravide. elles prouveraient enfin que l'agglomération n'a plus connu, après la fin du niveau II (fin XI^e siècle ?) qu'une existence modeste, repliée dans les étroites limites de la « citadelle » superficielle.

A l'emplacement de la « citadelle », huit datations ont pu être établies à partir de l'analyse d'échantillons prélevés à différents niveaux sous la façade nord-ouest, c'est-à-dire au seul emplacement actuellement dégagé, qui offre une séquence stratigraphique complète et continue de la surface du sol actuel au sol vierge (0-350 environ). Ces datations se répartissent en deux groupes très homogènes :

Un premier groupe (18) confirme les datations dont il a été question ci-dessus pour les niveaux anciens. L'une des datations donne 950 ± 80 BP (soit entre 920 et 1080 après J.C.; date moyenne : 1000 après J.C.); l'autre : 880 ± 80 BP (soit entre 990 et 1150 après J.C., date moyenne : 1070 après J.C.).

En première approximation, la profondeur de la strate d'époque almoravide, aux quatre emplacements précités, montre une topographie d'ensemble en forte pente de l'Ouest (+ 70) vers l'Est (- 300) et du Sud (- 300) vers le Nord (- 340) suggérant qu'existait à cette époque un oued (et une palmeraie ?) à l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui. Des sondages en bordure de l'oued actuel confirmeront peut-être ces données encore très partielles ;

Un second groupe (19) fournit, pour le niveau le plus récent, des dates qui se rapportent au XVII^e siècle (J.C.); elles font définitivement justice de l'attribution de la « citadelle » aux Almoravides. De telles dates nous incitent surtout à interroger désormais les événements importants et les courants d'idées qui se produisent ou circulent au début du XVII^e siècle dans l'Adrar : arrivée en provenance de l'Est — de Chinguetti disent les traditions — des groupes smacides fondateurs d'Atar, diffusion de certaines prophéties à carac-

tère messianique originaires du Maroc annonçant la renaissance prochaine d'un mouvement almoravide, et « redécouverte » à la même époque de la tombe « oubliée » de l'Imam el-Hadrami (20)...

Quoi qu'il en soit, et sous réserve de confirmations par des sondages à entreprendre au sud du tell, il semble bien qu'aux XVII^e-XVIII^e siècles (21) Azugi se réduise [d'abord] à ce seul ouvrage central.

De façon vraisemblablement brutale, dès la fin du mouvement almoravide (fin du XI^e siècle), la superficie de l'agglomération s'est trouvée réduite à la seule enceinte. Mais nous sommes assurés, l'examen attentif de plus de 30 parois de fouille et des résumés stratigraphiques le prouve, que cet emplacement a été occupé et construit sans discontinuer du niveau II au niveau IV, soit du milieu du XI^e au XVII^e siècle. La rétraction soudaine de l'espace construit ne pourra pas être contredite par la datation, en cours, du niveau intermédiaire III, uniquement repéré lui aussi sous la seule « forteresse » (- 160 - 220 env.).

Ces résultats, forcément limités, obligent, nous venons de le voir, à une révision importante de ce qui était communément admis à propos de l'histoire et de l'archéologie d'Azugi ; à travers eux, et au-delà de l'épisode almoravide, c'est un demi-millénaire d'histoire particulièrement mal connue dans cette région qui se trouve ainsi évoqué.

Si l'ancienneté de l'occupation du site — X^e-XI^e siècles — paraît désormais établie, la brièveté relative de deux occupations I (X^e) et II (seconde moitié XI^e siècle) aussi bien en termes de chronologie que de stratigraphie — quelques dizaines de centimètres de vestiges chacune —, la brutale, considérable et définitive rétraction qui a suivi la fin de la seconde, la fréquence et l'importance des lacunes qui, ici et là, en

séparent les vestiges, nous conduisent à quelques interrogations essentielles : les établissements humains d'Azugi aux X^e-XI^e siècles relèvent-ils d'organisations de type urbain, comme le suggèrent explicitement les expressions de « capitale », « cité », « ville » employées dans les sources écrites médiévales ? Ne serions-nous pas plutôt abusés à cet égard par une vision ethnocentrique d'écrivains arabes issus de milieux et de régions fortement et anciennement urbanisées, peu accoutumés à décrire autrement qu'en termes de « villes » ou « cités » des réalités qu'au surplus ils n'ont pas observées par eux-mêmes ? Ne faut-il pas chercher dans les habitudes de fixation temporaire propres aux groupes nomades vivant au contact de biotopes voisins et complémentaires une explication à l'apparition d'habitats sédentaires aux IX^e et X^e siècles ? La nécessité/possibilité d'accumuler des provisions (grains ?) en des endroits faciles à garder ; aisément reliés à des courants d'échanges n'est-elle pas propice à la concentration et à la fixation des hommes en agglomérations plus ou moins temporaires ? Ces questions nous renvoient à une série d'autres, plus fondamentales encore : quels sont l'importance du mouvement almoravide et son impact spécifique sur l'avènement à Azugi d'une agglomération étendue ? Est-il possible de mettre en relation les observations des deux niveaux archéologiques anciens avec les toponymes si souvent évoqués de « Madinat-al-Kilab » puis d'« Azugi » ? Si oui, comment, selon quelles modalités, à la suite de quelles ruptures s'est effectué le passage de la première à la seconde, quelles fonctions remplissaient ces agglomérations aux IX^e siècle-début X^e siècle d'abord, puis dans la vie du mouvement d'Abu Bakr, sa stratégie, les échanges qu'il entretenait aussi bien avec cette autre capitale almoravide qu'est simultanément Marrakech au Nord qu'avec les ensembles politiques des régions sahélo-soudaniennes au Sud ?

Autant de questions auxquelles l'archéologie, bien sûr, mais aussi l'étude critique des sources écrites et orales tenteront d'apporter des réponses dans les années qui viennent.

B. SAISON

(18) GIF 5336 et 5338.

(19) GIF 5332-5333-5331-5334 : entre 1610 et 1690 après J.C. avec une marge de ± 80 ans.

(20) Voir à ce sujet : *The ancient history of the mauritanian Adrar and the sons of Shams al-Din*, par Abd al Wadud b. Ahmad Mawlad al-Shamsadi, in H.T. Norris, op. cit. Manuscript A, pp. 126-159.

(21) L'échantillon daté sur la référence GIF 5334 a été prélevé à - 170, dans un trou à ordures. La date fournie est : 200 ± 80 BP (soit entre 1670 et 1830, date moyenne : 1750 après J.C.); cette date semble indiquer une utilisation de longue durée pour la forteresse.